LE DOSSIER DE PRESSE
DES "FAUX-MONNAYEURS"

(SUITE)

JOHN CHARPENTIER

(*Mercure de France*, n° 667,
1^{er} avril 1926, pp. 156-8)

(La chronique des romans du Mercure, en 1926, est tenue par John Charpentier (1880-1949), qui publiera l'année suivante un livre sur Le Symbolisme, puis d'autres études sur la poésie et plusieurs biographies d'écrivains français et anglais. Sa chronique du 1^{er} avril 1926 est consacrée à quatre romans : Les Faux-Monnayeurs, Bella de Jean Giraudoux, Le Navire aveugle de Jacques Barreyre et la réédition de Monsieur Vénus de Rachilde.)

LES ROMANS

Les Faux-Monnayeurs, par André Gide. Si la preuve avait besoin d'être faite que M. Gide, essayiste admirable, n'a rien d'un romancier, elle le serait par cet étrange ouvrage dont le principal protagoniste déclare s'intéresser plus

aux idées qu'aux hommes. Nul doute, en effet, que M. Gide, qui ambitionna d'écrire un roman qui ne ressemblât à aucun roman dans *Les Faux-Monnayeurs*, n'y ait attesté son impuissance à douer de vie des personnages indépendants et à les laisser agir par eux-mêmes, ce qui est la qualité essentielle du romancier. On chercherait, du reste, en vain un sujet ou une action véritable aux *Faux-Monnayeurs* qui pèchent, d'abord, par manque d'unité ou d'homogénéité, étant à la fois, ou prétendant être, un roman et la projection de ce roman sur le plan intellectuel, un tableau de la vie et sa critique, non point morale ni même psychologique, mais esthétique. Mais quand Edouard, le héros de M. Gide, et dont M. Gide fait son interprète, compare les hommes à des roseaux, pour reprendre le mot pascalien, et les idées au vent qui agite ces roseaux, nous ne sommes pas dupes de sa paradoxale assimilation. Point d'analogie, il est vrai, entre la condition des roseaux par rapport au vent, et celle des hommes par rapport aux idées. Le vent est extérieur aux roseaux, il est autre qu'eux, et nous ne connaissons de lui que par le mouvement qu'il leur imprime. Les idées, au contraire, ne s'expliquent, elles n'ont de sens et d'intérêt pour nous, qu'en raison des hommes qui les engendrent, des sensations et des passions des hommes dont elles procèdent. C'est bien cela. M. Gide a coupé le cordon ombilical. Il a isolé de leurs créateurs les idées, et tout arbitraire, tout artifice, ou toute métaphysique, si l'on préfère, lui est dès lors permise. Qu'il veuille, ensuite, que le romancier néglige ou dédaigne de peindre la figure de ses personnages, une telle prétention n'a rien qui nous surprenne. On devine que les individus qu'il montre ainsi, se manifestant dans le vide ou dans l'abstrait, ne peuvent tenir leur vie que de la sienne propre, et qu'ils ne sont, par consé-

quent, qu'une représentation animée de ses idées ou de ses sentiments, auxquels il oppose, naturellement, les idées et les sentiments qu'il mésestime ou qu'il exècre.

Résumer *Les Faux-Monnayeurs* serait trahir cette œuvre touffue, claire, cependant, comme une forêt d'acier, dont la valeur intellectuelle est considérable et qui ne cesse un instant de passionner l'intérêt, à cause de la valeur de la personnalité de M. Gide. Seul le cerveau de ce curieux homme, bien déplaisant, je l'accorde, sous plus d'un rapport, pouvait concevoir le monde pervers — *faux*, je crois, dans son ensemble, comme la monnaie qui le symbolise — et qui projette des gesticulations diaboliques sur l'écran d'une fiction qui laisse voir sa trame. Non qu'il n'y ait une réalité, et une réalité profonde dans *Les Faux-Monnayeurs*, dont je serais tenté de dire de l'atmosphère qu'elle est celle des romans russes, de Dostoïevski, en particulier, mais traversée d'un courant froid de protestantisme... La sincérité de M. Gide a l'égard de lui-même le contraignait de nous apporter des révélations sur les hommes, à cause, précisément, de ce qu'il y a de général dans le particulier, comme il le reconnaît. Ainsi que tous les vrais subjectifs, c'est sur l'époque de sa vie la plus trouble et la plus riche en aspirations diverses et contraires, c'est-à-dire sur son enfance et son adolescence, que M. Gide a concentré l'effort de son examen lucide ; et les aspects qu'il a représentés de ses différents "moi" puérils et juvéniles dans *Les Faux-Monnayeurs* constituent un ensemble de documents cruels, et navrants, mais d'une qualité psychologique de tout premier ordre. Enfin, M. Gide est un grand écrivain, le plus ferme et le plus souple, peut-être, à la fois, de notre temps. Son aisance à manier la langue classique,

en la modernisant sans cesse pour la plier à ce qu'il a à dire de complexe, est un enchantement.

ANDRÉ BILLY

(*L'Œuvre*, 16 février 1926, p. 4)

(Dans la page littéraire de *L'Œuvre* du mardi 16 février 1926, André Billy (1882-1971) parle de *Bella de Giraudoux*, de *La Pierre d'Horeb* de Duhamel et termine avec *Les Faux-Monnayeurs*.)

Les Faux-Monnayeurs non plus n'ont pas leur pareil, mais que dire pour les faire aimer ? C'est un livre haïssable, sur lequel je me garderai d'insister, reculant devant la difficulté qu'il y aurait à vouloir, dans un journal comme celui-ci, rendre tous les aspects, indiquer toutes les pentes d'une œuvre si désagréablement immorale. Nous ne nous ferons pas, n'est-ce pas, plus vertueux que nous ne sommes. Nous ne dénierons pas au vice ses attraits, mais nous mettrons nettement à part le vice pour lequel M. André Gide fait dans ses *Faux-Monnayeurs* une sorte d'apologie en action. Tel que nous le dépeint M. Gide, ce vice-là relève beaucoup plus de la correctionnelle que de la littérature.

Aussi bien trouve-t-on dans *Les Faux-Monnayeurs* quelques tableaux de mœurs assez bien faits, un ou deux types curieux et des idées esthétiques discutables mais intéressantes à débattre en petit comité, vers une heure du matin dans la fumée des pipes. Je ne mettrai pas à la charge de M. Gide les fautes de français qu'on relève dans son roman, puisqu'il n'en a pas, m'assure-t-on, corrigé les épreuves.

MARCEL ARLAND

(*Les Feuilles Libres*, n° 42,
janvier-février 1926, pp. 394-5)

(A vingt-sept ans, Marcel Arland n'est encore en 1926 que le romancier de *Terres étrangères*, *La Route obscure*, *Étienne et Monique*. Mais il a publié son célèbre essai sur "un nouveau mal du siècle" en février 1924 dans *La N.R.F.*, dont il est devenu un collaborateur régulier. C'est dans *Les Feuilles libres de Marcel Raval* qu'il rend compte du roman de Gide.)

LE ROMAN

LES FAUX-MONNAYEURS, par André Gide (N.R.F. édit.).

On a dit que *Les Faux-Monnayeurs* n'étaient pas un roman, et je le crois aussi ; ce n'est pas que Gide y ait mis trop d'intelligence, mais cette intelligence, il n'a pas su la cacher. Ses personnages ne sont ni invraisemblables, ni dénués de vie, pourtant, le livre fermé, aucun d'eux ne reste vivant dans notre esprit, sauf sans doute le personnage central d'Edmond, — mais en quel livre de Gide ne le retrouve-t-on pas ? Gide, qui ne fut jamais à son aise dans le plaisant ou dans le familier, s'est astreint ici à l'aisance, estimant que cette aisance et même un certain laisser-aller étaient le propre du roman. Il est part à l'aventure. Il a fait sienne l'épigramme de Stendhal : "Un roman, c'est un miroir qui se promène le long d'une route." Mais Stendhal, au moins, avait soin de choisir sa route, et d'autre part le miroir que tient Gide, Gide le tient mal, c'est Gide lui-même, et seulement lui qui reflète ce miroir. Que Gide ait tenté un roman objectif, qu'il eût voulu faire une incursion

dans la vie, cela ne peut guère être nié ; mais bientôt, plus que ses créatures, c'est le jeu de sa création qui l'a sollicité, et plus que son roman, la manière dont il le faisait. Aussitôt : "Le voilà bien, s'écrit-il, le véritable sujet de mon livre". Car nul plus que lui ne sait se justifier et tirer parti de ses faiblesses ; c'est à lui qu'on pourrait appliquer la parole de Shakespeare sur Cléopâtre : "D'une défaillance, elle sait faire une beauté". (C'est précisément Gide qui traduit ainsi). Ce flottement, du sujet premier à la considération de ce sujet, cette métaphysique du roman, et d'ailleurs plus d'une question agitée au cours de ces pages, ne sont pas sans rappeler un peu Valéry.

Il n'y aurait peut-être pas grand mal à tout cela, si l'impression dominante n'était celle d'un éparpillement. Gide l'a bien compris, et pour légitimer son œuvre, il déclare à mi-chemin : "Les romans sont d'habitude une coupe en profondeur ; pourquoi ne pas la faire en largeur ?" L'idée est ingénieuse ; l'ennui est qu'on obtient ainsi une sorte de fresque dont les détails sont fort intéressants, mais qui ne constitue pas une œuvre pleine et fournie. Les personnages des *Faux-Monnayeurs* sont tracés sur un même plan ; le tout est subtil, mais sans passion ; large, mais sans relief ; délicat, mais grisâtre et monotone. Quelquefois Gide parvient à s'oublier lui-même : alors c'est un son plus pur, nous voilà vraiment émus — pas pour longtemps, hélas ! Il est une autre observation que je voudrais faire : que Gide, dans *L'Immoraliste*, signale le goût de Michel pour les jeunes garçons, cela ne manque pas d'audace ; que ce goût soit plus ou moins exprimé dans ses œuvres suivantes, tant pis, c'est une habitude ; et *Corydon*, livre didactique et en quelque sens scolaire, abandonne toute prétention litté-

raire. Mais *Les Faux-Monnayeurs*, qui veulent être un grand livre, sont construits presque uniquement autour de ce goût ; j'avoue que cela me paraît un peu lassant.

Et pourtant, c'est un éloge des *Faux-Monnayeurs* que je voulais entreprendre. Si le nouveau livre de Gide était l'objet d'une commune louange, je n'aurais aucun scrupule à insister sur ce qui me déplait en lui ou me gêne. Mais je le vois attaqué d'un peu partout, et parmi ses détracteurs, il en est de qualité assez basse pour que je n'aie point envie de me ranger à leur côté. Quelques reproches que j'adresse d'ailleurs à ce livre, je n'en méconnais pas l'importance, et c'est bien pourquoi je me suis livré à ces reproches. *Les Faux-Monnayeurs* sont une des plus rares entreprises qui pouvaient être tentées, et, malgré toutes leurs imperfections, un livre à peu près unique dans notre littérature. Je trouve beau qu'à plus de cinquante ans, Gide essaie de se renouveler, comme, du reste, il l'a fait presque à chacune de ses œuvres. Son nouveau livre est plein de jeunesse, d'une jeunesse parfois fardée, sans doute, mais dont le charme ne vient nullement de ce fard ; il est jeune par les inspirations, les révoltes, les voix confuses de ses adolescents ; jeune aussi par la figure même de Gide, sa curiosité et son ardeur incessante. Toute la vie de cet homme et toutes les œuvres de cet écrivain sont des sortes de préludes. Préludes à quelle vie véritable, à quelle œuvre complète ? Quoi qu'il en soit, je persiste à tenir Gide pour le plus émouvant d'entre nos aînés.

PIERRE DOMINIQUE

(*Le Soir*, 5 février 1926)

(Ancien médecin, écrivain et critique fougueux et fécond, auteur d'innombrables romans et essais, Pierre Dominique écrit pour les lecteurs de sa "Vie littéraire" du vendredi 5 février 1926, dans le quotidien bruxellois *Le Soir*, un violent pamphlet anti-gidien à l'occasion des *Faux-Monnayeurs*.)

ANDRÉ GIDE (1)

Il s'agit de savoir comment M. André Gide s'y est pris pour écrire ce roman. On sait comment s'y prennent les vrais romanciers, les seuls qui méritent ce nom. Ils n'évoquent pas leurs aventures, oh non ! comme a pu faire Loti ; ils ne développent pas non plus une thèse pour transporter la méthode de Dumas fils chez l'éditeur, ne s'en tiennent pas à une situation, comme feu Scribe au théâtre ; ils partent d'un caractère, ils ajoutent, comme l'a dit Balzac, qui demeure le Maître par excellence, à l'état-civil. Ils bâtissent un, deux, trois, dix bonshommes ; ce sont des naissances parfois pénibles, parfois faciles comme les naissances d'êtres humains ; ils donnent à chacun de ces bonshommes un âge, un nom, un habit, des manières bonnes ou mauvaises, des défauts ou des vertus ; ils connaissent son histoire et même sa parenté. J'ai dit que Balzac était le véritable maître, oui, car il n'y a là rien de Zola essayant de créer, avec d'ailleurs une grande puissance, un véritable arbre généalogique. Le travail de Zola sent le laboratoire, celui de Balzac, c'est le mouvement de la vie elle-même. Tout cela pour dire que M. André Gide a dû mal s'y prendre quand il a décidé d'écrire *Les Faux-Monnayeurs*.

+
+ +

(1) *Les Faux-Monnayeurs*, N.R.F.

C'est aussi que M. Gide est plein de défauts. D'abord, il est prêcheur. Protestant, on le sait, évangélique endiablé, moral comme pas un, quand il n'est pas *immoraliste*, mais on lui passerait tout cela, même en littérature, s'il n'était pas plus prêcheur qu'il n'est permis de l'être. Et comme tous les prêcheurs, il passe à côté de la vie. Car aimer, manger, boire, chanter, travailler, est une chose, et prêcher en est une autre. Le pis est qu'il a fait école ; mais nous reviendrons là-dessus.

Ensuite il est distingué. On peut concevoir un prêcheur sympathique ; c'est le tonitruant, celui qui vous menace tout bonnement des flammes de l'enfer, ou qui tonne contre la Babylone moderne, ou qui, au grand siècle (c'est le XVI^e que je veux dire), chevauche à travers l'Europe. Mais le prêcheur distingué, le sermonnaire et sermonneur fadossard, attristé autant qu'attristant, oh non ! Et surtout dans un siècle comme le nôtre, au milieu des volcans !

Et puis il est long. Voici un roman, il paraît que c'est son premier roman, et que *L'Immoraliste*, par exemple, est un récit, tandis que *Les Caves du Vatican* sont une "sotie" (vous connaissez ?), voilà un roman de 500 pages, de 16.000 lignes. Et remarquez bien qu'il paraît plus long qu'il n'est en réalité. Assurément *La Débâcle* est une masse, et même une masse plus imposante que *Les Faux-Monnayeurs*, environ 18.000 lignes je crois, mais cela se lit d'une traite malgré la lourdeur du style de Zola. Ouvrez *La Guerre et la Paix* : trois volumes dont l'ensemble vaut bien deux fois sinon trois *Les Faux-Monnayeurs*. En quantité j'entends. Cela se mange, se boit, s'avale. C'est que cela fourmille de personnages, les uns historiques et observés, ou mieux, recréés, les autres imagés, qui tous sont

merveilleusement vivants. De ces hommes que l'on a connus, ou dont on a connu les frères.

Ah ! nous commençons à nous entendre. Il se pourrait que Zola eût vécu, et Alphonse Daudet donc, et Balzac, et Stendhal, et ce Tolstoï, ce formidable ami des hommes. Ils ont été soldats, campagnards, employés, secrétaires ; ils se sont mêlés à la vie de la campagne et de la ville, ils ont pris parti, ils ont éprouvé des passions. M. Gide, au contraire, ne s'est pas mêlé à la vie. On ne voit pas, par exemple, ce qu'il a retiré de la guerre, de ce cataclysme qui a failli broyer la civilisation. Autant dire que M. Gide ne connaît pas le peuple, n'a jamais été au peuple, a toujours vécu dans une chambre close.

+ +

Et je sais bien l'objection que l'on va me faire. De très beaux livres ont été des livres écrits par des aristocrates de la pensée et du style. Dire donc que M. Gide est un aristocrate ne signifie pas qu'il n'est pas humain. D'accord, mais d'abord M. Gide n'est pas un aristocrate, ensuite ce que l'on veut dire est très exactement ceci : M. Gide a l'horreur du plein air, de l'effort physique, et tout prêcher qu'il est, du prêcher sur la place. Il est homme de chapelle ; il sent le renfermé. Il est artificiel, mais gardons-nous de croire qu'il le soit volontairement. M. Abel Hermant aussi, à force d'avoir un style retenu, fait figure d'artificiel. N'empêche que son *Courpières* est un beau livre et que le début de la *Chronique du Cadet de Coutras* est une chose excellente. Il observe. Lui aussi assurément, vit dans un univers restreint ; lui non plus ne peut se vanter d'exprimer notre époque, mais encore une fois, il regarde, fût-ce par la fenêtre. M. Gide regarde vaguement dans une cour intérieure

de petits jeunes gens sans grandes passions qui gravitent autour de lui ; il les peint aux couleurs de sa triste philosophie et sur les scènes qu'il prétend meubler : voilà ses personnages.

+ +

Enfin, il y a pire que tout cela. Ces critiques littéraires valent ce qu'elles valent, bien qu'elles constituent déjà une critique morale, car on ne saurait nous faire prendre pour maître, aujourd'hui, ni un homme qui s'enferme et tourne le dos à la rue vivante, ni un homme qui a trahi l'amitié (allusion dépourvue de fiel, mais très nette, à cette vente de livres dédicacés que l'on pouvait brûler si l'on voulait faire de la philosophie). Mais au-dessus de ces critiques littéraires, il y a une critique qui ne sera même pas morale, si l'on veut, mais qui pourtant visera à rejeter pour des raisons de *tenue* M. Gide comme maître de la jeunesse.

M. Gide est un obsédé. Et il ne l'est pas du simple geste sexuel, mais du geste sexuel anormal. Remarquez bien que nous ne faisons pas la même critique à Socrate, ni à Oscar Wilde, non pas. Nous la faisons à M. Gide parce qu'il est tortueux. Romain Rolland nous conte dans son *Michel-Ange*, qui est un livre héroïque, les amours du grand homme et de Guido Cavalcanti. Et il le fait chastement, car il est chaste comme le fut Michel-Ange. Dirai-je de M. André Gide qu'il ne l'est pas ?

Il est difficile de donner des exemples parce que M. Gide procède par allusions. Inutile de dire que l'on aimerait infiniment mieux la franchise. Et puis une allusion est peu de chose, mais que telle page en porte une, telle page une autre, telle page une troisième, cela gêne à la fin et l'on est bien obligé de parler d'ob-

session.

S'il n'y avait d'ailleurs que cela, mais la plupart de leurs actes, aux pauvres héros présentés par M. Gide, suent l'hypocrisie. Automatiquement, tout tourne au mensonge, au vol, avec toujours, même lorsqu'on ment, même lorsqu'on vole, le prêche, le terrible prêche, le christianisme qui arrive où il n'a que faire et souligne la parfaite misère des choses et des gens.

Avec tout cela, je n'ai pas raconté le roman. On ne le peut. Les personnages très nombreux, tous du même monde, esthètes et bourgeois, se prennent, se quittent, sont des enfants naturels à moins qu'ils n'en aient, ont des mauvaises mœurs à moins qu'ils ne les vantent, couchent ensemble ou regardent coucher les autres. Prenons un exemple que nous ne commenterons même pas :

"Les rideaux de la chambre de Sarah ne sont pas fermés. L'aube naissante blanchit la vitre. Armand s'avance vers le lit où sa sœur et Bernard reposent. Un drap couvre à demi leurs membres enlacés. Qu'ils sont beaux ! Armand, longuement, les contemple. Il voudrait être leur sommeil, leur baiser. Il sourit d'abord, puis, au pied du lit, parmi les couvertures rejetées, soudain s'agenouille. Quel dieu peut-il prier ainsi, les mains jointes ? Une indicible émotion l'étreint. Ses lèvres tremblent... Il aperçoit sur l'oreiller un mouchoir taché de sang ; il se lève, s'en empare, l'emporte, et, sur la petite tache ambrée, pose ses lèvres en sanglotant."

+
+ +

Peut-on dire que tout lettré considère M. Gide comme un fort bon écrivain, que *Les Cahiers d'André Walter* ou *L'Immoraliste* restent intéressants, sans plus, les premiers comme marquant un

moment de la littérature contemporaine, l'autre comme expliquant assez clairement un curieux état d'âme, mais que d'abord M. André Gide ne saurait être considéré comme un romancier, ensuite et surtout qu'il ne saurait être considéré comme un maître de la jeunesse.

Les lecteurs peuvent essayer de lire *Les Faux-Monnayeurs*. Les jeunes hommes d'aujourd'hui seront bien avisés en négligeant M. André Gide et même en se détournant de lui.

PAUL SOUDAY

(*Le Temps*, 4 février 1926)

(*Le célèbre critique, exact contemporain de Gide (à trois mois près : il est né le 20 août 1869, et mourra en 1929) collabore depuis 1892 au Temps, d'abord comme reporter, puis comme auteur d'articles politiques et, depuis le 1er janvier 1912, comme critique littéraire. Cinq des six colonnes de son feuilleton du 4 février 1926 sont consacrées aux Faux-Monnayeurs — la dernière à la Bella de Giraudoux. Il recueillera son article aux pp. 95-105 de son André Gide de 1927 (Paris : Simon Kra, "Les Documentaires").*)

Dans la dédicace à M. Roger Martin du Gard, auteur des *Thibault*, M. André Gide donne *Les Faux-Monnayeurs* pour son premier roman. Dans le catalogue de ses œuvres, sur la page de garde, on voit en effet que *L'Immoraliste*, *La Porte étroite*, *Isabelle*, *La Symphonie pastorale* sont des "récits", et *Les Caves du Vatican* une "sotie". Qu'est-ce donc qu'un roman ?

Dans l'acception ordinaire, c'est justement un récit de deux ou trois cents pages au moins,

qui peut être une "sotie" ou n'importe quoi, en outre, pourvu qu'il soit d'abord un récit. Mais le principal personnage des *Faux-Monnayeurs* est un romancier, Édouard, qui, dans des conversations ou des fragments de son journal intime, essaie de préciser la définition du genre. Il voudrait "dépouiller le roman de tous les éléments qui n'appartiennent pas spécifiquement au roman". Point de "dialogues rapportés, dont le réaliste souvent se fait gloire", et qu'il faut laisser au phonographe, comme au cinéma "les événements extérieurs, les accidents, les traumatismes". Ce n'est pas tout. "Même la description des personnages, ajoute-t-il, ne me paraît point appartenir proprement au genre. Oui vraiment, il ne me paraît pas que le roman *pur* (et en art, comme partout, la pureté seule m'importe) ait à s'en occuper... Le romancier, d'ordinaire, ne fait pas suffisamment crédit à l'imagination du lecteur." Allons-nous avoir une question du roman pur, après celle de la poésie pure, qui n'a pas fini de faire gémir les presses ? On regrettera qu'Édouard, à qui la pureté seule importe, en mette si peu dans ses mœurs. Quant à celle du roman, elle ne nous paraît compromise ni par les dialogues, ni par les événements extérieurs, dont Édouard ne se passe pas (et comment ferait-il ?), ni même par la description des personnages, dont il se dispense, mais il a peut-être tort. Nous ne serions pas fâchés de voir leur figure, ou tout au moins de savoir comment il la voit, ce qui laisserait encore le champ assez libre à notre imagination. Il nous dit bien de quelques jeunes gens qu'ils sont beaux, et apparemment cela lui suffit. Pour nous, cela n'épuise pas la question, et nous souhaiterions aussi quelques détails sur les autres visages qui l'intéressent moins. Le roman, qui n'a pas les ressources de la suggestion poétique, a besoin d'être un peu concret et circon-

tancié.

Il est vrai qu'on peut concevoir, et même réaliser, le roman à l'état pur. Mais loin d'éliminer les événements, le dialogue et les aspects physiques, il ne se composera que de ces matériaux, mis en forme narrative. Il y a deux grandes catégories de romanciers : les romanciers-nés, dont la grande affaire est de raconter une histoire, laquelle peut être significative par surcroît, mais peut aussi ne vouloir rien dire, et n'amuser que par le jeu des péripéties ; puis ceux qui se proposent avant tout de dire quelque chose et se servent du récit comme d'un moyen d'expression. La première catégorie va du grand Balzac aux moindres feuilletonistes d'aventures, et ce sont ces derniers qui représentent pleinement le roman pur, ou pure narration. La seconde comprend toutes les variétés du roman philosophique, psychologique, lyrique ou esthétique : elle englobe Voltaire, Diderot, Stendhal, Flaubert, Goncourt, Anatole France et Gabriel d'Annunzio. Sauf quelques exceptions de romanciers-nés qui ont eu du génie, comme Balzac ou Tolstoï, et qui ont altéré nécessairement la pureté du genre, ce sont les autres qui lui ont donné une valeur littéraire. Et le roman pur existe, on peut même dire qu'il pullule, mais ce n'est rien du tout.

En fait, le "premier roman" de M. André Gide se distingue de ses "soties" par un certain réalisme, par un souci de vérité directe, qui exclut les inventions fantaisistes, et de ce qu'il appelle ses "récits" par le grand nombre des personnages et la complexité de l'action, ou plutôt des actions qui se mêlent et finiraient par s'embrouiller, si divers épisodes ne tournaient court. Comme Édouard parlait de son projet de roman, "Laura lui demanda (question évidemment maladroite) à quoi ce livre ressemblerait. — A

rien, s'était-il écrié ; puis aussitôt, et comme s'il n'avait attendu que cette provocation : — Pourquoi refaire ce que d'autres que moi ont déjà fait, ou ce que j'ai déjà fait moi-même, ou ce que d'autres que moi pourraient faire ?" Cet Édouard apparaît décidément comme le bel esprit le plus chimérique et le plus dévoyé de la république des lettres. Les chefs-d'œuvre les plus originaux ressemblent toujours à d'autres œuvres antérieures ou contemporaines. Un drame de Shakespeare, une tragédie de Corneille ou de Racine, ressemble à tout ce qui se faisait à l'époque, et le Panthéon à tous les temples grecs. L'ouvrage qui ne ressemblerait à rien serait un monstre (et encore le monstre n'est-il qu'un assemblage hétéroclite d'éléments connus).

Les Faux-Monnayeurs ne sont pas un roman banal, mais ils ressemblent un peu à *L'Éducation sentimentale*, un peu aux *Affinités électives* et surtout à *Wilhelm Meister*, par les intermèdes de discussions d'art ou d'idées, un peu enfin à Proust, non par la manière, aussi sobre, linéaire et classique que celle de Proust est impressionniste, éclatante et surchargée, mais par les fâcheuses analogies de divers héros de M. André Gide avec M. de Charlus et ses amis. Oh ! il n'y a point ici de crudité dans les termes. Tout cela est discret, enveloppé, et un lecteur très innocent pourrait à la rigueur ne pas comprendre de quoi il s'agit. Cependant ce n'est que trop clair. Vraiment, cela devient insupportable, surtout avec ce sérieux et cette fade sentimentalité. De ce biais, c'est ridicule. Qu'on ne parle pas des Anciens ! Les mœurs ont changé. Le progrès se fait par la différenciation, comme l'a dit Spencer. D'ailleurs, Aristophane et les autres comiques ou satiriques ne se privaient point de railler, ni nos pères non plus, avec leur ver-

deur gauloise. Et puis en voilà assez, et la mesure est comble.

On ne peut insister sur les faits et gestes de l'oncle Édouard et de son neveu Olivier Molinier, qui nous sont présentés comme éminemment sympathiques, ni sur ceux du comte Robert de Pas-savant, autre homme de lettres et de même farine, moralement très inférieur, nous assure-t-on. Il y a aussi toute une bande de collégiens qui échappent tout juste à une descente de police, et qui, en outre, écoulent de la fausse monnaie, sans compter que les pires de ces garnements amènent traîtreusement un de leurs petits camarades à se tuer en pleine classe. M. André Gide ne voit pas toujours les adolescents en rose ! Retenons ce qu'on peut analyser en langage à peu près honnête.

Bernard Profitendieu, à la veille de son baccalauréat, quitte la maison paternelle, parce qu'il a découvert, en volant dans un tiroir des lettres adressées à sa mère, qu'il n'est pas vraiment le fils de M. Profitendieu, juge d'instruction. Il pourrait du moins s'abstenir d'injures dans la lettre où il prend congé. N'ayant pas le sou, Bernard vole la valise de l'oncle Édouard, qui contient de l'argent et le fameux journal intime, qu'il s'empresse de lire. Édouard s'en aperçoit, trouve cela charmant, et engage aussitôt son voleur comme secrétaire. Cet Édouard n'est pas immoraliste à demi. Il avait déjà pincé son neveu Georges en flagrant délit de vol à l'étalage et n'avait fait qu'en sourire avec bienveillance. Il emmène en Suisse son nouveau secrétaire et une certaine Laura, femme d'un professeur nommé Douviers, qu'elle a trompé avec Vincent Molinier, autre neveu du même Édouard. Avec ses antécédents, Bernard ne pouvait que bien tourner, d'après l'éthique de M. André Gide, qui

ne compte que sur l'esprit d'initiative et d'entreprise. La famille, cellule sociale, a dit M. Paul Bourget. Régime cellulaire, répond M. André Gide. Mieux vaut s'évader avec effraction et voler des valises. Bernard échappe à l'influence d'Édouard (c'est donc un bien ?), s'éprend de Laura (d'une façon platonique, il est vrai), mais ensuite, et sans platonisme, d'une jeune fille nommée Sarah Vedel, passe brillamment son bachot, lutte victorieusement avec l'ange, c'est-à-dire qu'il se dérobe à la discipline traditionaliste ; il entre comme rédacteur dans un journal et semble destiné à un brillant avenir. Pourvu que d'autres valises ne le tentent pas !

Pendant ce temps, Vincent Molinier, jeune biologiste, quitte Paris avec l'Américaine toquée Lilian Griffith, explore la faune sous-marine dans une croisière, prend Lilian en haine, la noie dans un fleuve d'Afrique et s'enfonce dans le désert, comme Rimbaud. Et il y a aussi la pension Azaïs-Vedel, protestante et puritaine, dont le rigorisme n'amène que des calamités. Une des filles, la vertueuse Rachel, est une victime. Laura, sa sœur, a débuté dans le mariage en donnant à son mari un enfant dont il n'est pas le père. Elle avait même été assez folle pour aimer Édouard : c'était proprement tomber sur un bec de gaz. Impossible d'avoir moins de chances de succès. Armand Vedel, autre produit de l'éducation moralisante, devient un cynique, un raté et un malade, qui aide aux désordres de ses sœurs, mais leur inflige des épithètes infamantes. Il y a le vieux musicien La Pérouse, qui croit à un Dieu cruel et en donne comme preuve que ce Dieu a exigé le sacrifice de son fils unique sur la croix, comme s'il n'avait pu faire grâce aux hommes sans cela. Le fait est que des trois grands mystères, celui de la rédemption semble le plus mystérieux, mais la question valait

mieux que cette boutade, d'ailleurs exceptionnel-
le dans les longs propos de ce vieillard à moitié
gâteux et plus ennuyeux encore. Il y a enfin des
réunions de cénacles, le tableau amusant d'un
banquet d'esthètes, où Alfred Jarry en personne
se livre à quelques facéties...

Dans les intermèdes idéologiques apparaît
une fois ou deux un certain Paul-Ambroise, qui
n'est autre que Valéry. M. André Gide l'admire.
Je ne suis pas sûr qu'il le comprenne bien. "Paul-
Ambroise a coutume de dire qu'il ne consent à te-
nir compte de rien qui ne se puisse chiffrer ; ce
en quoi j'estime qu'il joue sur le mot *tenir*
compte : car à ce compte-là, comme on dit, on est
forcé d'omettre Dieu. C'est bien là où il tend et
ce qu'il désire... Tenez, je crois que j'appelle
lyrisme l'état de l'homme qui se laisse vaincre
par Dieu..." C'est où l'on voit les affinités de
M. André Gide et de M. l'abbé Bremond. M. André
Gide, jadis presque intellectualiste, verse déci-
dément dans le mysticisme. Ce n'est certes pas
sainte Thérèse d'Avila ni Mme Guyon qui l'y ont
mené. Ce serait plutôt Dostoïevsky. Peu importe.
Mais pourquoi prétend-il voir plus de lyrisme,
plus de "divin", dans l'inconsistante et incon-
trôlable inspiration mystique que dans la concep-
tion mathématique et cartésienne du monde ? Pour-
quoi Dieu serait-il vague ?

Dans un autre passage, à propos des vers cé-
lèbres de La Fontaine,

Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon compare nos merveilles,
Je suis chose légère et vole à tout sujet,
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet,

Olivier expose des idées qu'il tenait de Passa-
vant, qui les avait lui-même entendu développer
par Paul-Ambroise. A l'artiste qui se joue à la

surface, il oppose le savant qui creuse, et cette opposition ne serait certes pas conforme à la pensée de Valéry, ni même à celle de La Fontaine, car enfin, si l'abeille va de fleur en fleur, c'est pour en tirer le suc et l'essence. Mais Paul-Ambroise, par ces truchements, ajoutait "que la vérité, c'est l'apparence, que le mystère, c'est la forme, et que ce que l'homme a de plus profond, c'est sa peau". Sous l'air de plaisanterie et de défi, quelle juste et lucide dérision des mystagogies à la mode, de l'inconscient et de ses profondeurs ! Bernard Profitendieu, qui semble ici le porte-parole de M. André Gide, déclare qu'avec ces théories on empoisonne la France ! On l'empoisonnerait plutôt avec les théories antagonistes ; on a vu quels crabes et poulpes difformes M. Gide ramène de ses explorations dans la mystique et l'inconscient. Le plus fort est que Bernard ne distingue dans le point de vue valéryste qu'insouciance, blague, ironie, et qu'il réclame en faveur de l'esprit d'examen, de logique, d'amour et de pénétration patiente ! Ce jeune homme n'y comprend exactement rien, et avec sa permission, c'est précisément le contraire. Est-ce que l'abus du dostoïevskysme ne laisserait plus à Gide la faculté de suivre un raisonnement ?

Il prête pourtant à son Édouard un mot admirable : "Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant." Bien entendu, ce roman touffu et souvent désagréable abonde cependant en morceaux de premier ordre. M. André Gide, malgré quelques erreurs et même quelques négligences, reste un des premiers écrivains de ce temps. Quoi qu'on en ait, on lit les cinq cents pages bien tassées de ces *Faux-Monnayeurs* sinon toujours avec plaisir, du moins avec un intérêt soutenu et même une espèce d'avidité. Est-ce un bon roman ? "Un bon roman s'écrit plus naïvement que cela",

dit Bernard. Gide a prévu l'objection : elle subsiste néanmoins. Et, en définitive, quel est le sujet ? Édouard nous l'explique à deux ou trois reprises. Il n'y a pas de sujet. Ou, s'il y en a un, c'est "la lutte entre les faits proposés par la réalité, et la réalité idéale", ou entre la matière brute et l'effort du romancier pour la "styler", ou encore "entre ce que la réalité lui offre et ce que, lui, prétend en faire" ; ou enfin, le "sujet profond", c'est "la rivalité du monde réel et de la représentation que nous nous en faisons". Car "la manière dont le monde des apparences s'impose à nous et dont nous tentons d'imposer au monde extérieur notre interprétation particulière fait le drame de notre vie". C'est possible. Avouons que cela ne ressort pas très nettement des *Faux-Monnayeurs*. Et surtout n'allons pas croire que de tels problèmes relèvent du "roman pur".

ANDRÉ THERIVE

(*L'Opinion*, 13 février 1926, pp. 14-6)

(Romancier (futur chef de file du Populisme), poète, grammairien et critique (il succèdera à Paul Souday au Temps), André Thérive (1891-1967) recueillera son article sur Les Faux-Monnayeurs dans Galerie de ce temps (Paris : Éd. de la Nouvelle Revue Critique, 1931, coll. "Essais critiques"), où il forme, pp. 51-8, la première partie du chapitre "André Gide", les deux autres étant consacrées à L'École des femmes et au Journal des Faux-Monnayeurs.)

LES FAUX MONNAYEURS

Un roman de M. André Gide est toujours attendu comme une belle œuvre ou une œuvre impor-

tante : aubaine pour les lecteurs ou fortune pour les critiques. *Les Faux-Monnayeurs* n'avaient paru qu'à demi dans la *Nouvelle Revue Française* et piquaient fort la curiosité ; d'autant plus que M. Gide ne se décide pas à publier les mémoires commencés sous le titre *Si le grain ne meurt*, et qui formaient, dit-on, une pierre de scandale. Depuis *La Symphonie pastorale*, c'est-à-dire depuis près de cinq ans, M. Gide a fait taire le romancier qui est en lui. Ce n'est pas qu'il ait fait beaucoup parler la critique ; mais ses essais (*Dostoevsky* et *Incidences*) marquaient assez qu'il ne cessait de méditer sur les influences qu'il a subies et les influences qu'il exerce. Il a eu conscience de jouer un grand rôle spirituel auprès des jeunes écrivains après la guerre ; il a donné le ton à une certaine littérature, et peut-être lui a-t-elle aussi donné son ton, car on ne saurait dire si les maîtres ne sont pas souvent les reflets des disciples qu'ils ont suscités.

Joignez à cela que *Les Faux-Monnayeurs* présentent un livre d'idées, et plus actuel qu'il ne veut paraître (car l'action est censée se dérouler il y a vingt ans). Sans la mention d'Alfred Jarry, pas un détail de mœurs ne ferait supposer que la date exacte n'est point 1924, celle où sans doute le livre fut terminé.

On est donc intrigué par *Les Faux-Monnayeurs*. On l'est surtout de voir M. Gide donner cet ouvrage pour "son premier roman". Il a soin de ranger *Les Caves du Vatican* parmi les *soties*, mot assez impropre qui désigne ici bel et bien des contes satiriques. Pour *L'Immoraliste*, *La Porte étroite*, *Isabelle* et *La Symphonie*, ce ne sont que *réécits* ; sans doute parce qu'ils paraissent à M. Gide trop dépouillés, trop linéaires, trop composés enfin pour mériter le nom de romans.

Précisément, *Les Faux-Monnayeurs* déçoivent bien les lecteurs habituels des romans à la française ; au point que le titre qu'ils revendiquent leur serait aisément refusé. C'est un livre non pas touffu, mais confus, et au bout du compte fatigant, non point par excès de matière, ni par balzacisme, mais plutôt parce qu'il est évident, au moindre lecteur, que les aventures y sont fort peu de choses, que de nouer et dénouer l'intrigue n'importe nullement à M. Gide, ni le sort de ses personnages dans la vie, ni le dramatique en soi, ni même, si vous voulez, la psychologie individuelle au sens propre du mot, bien qu'elle soit dans *Les Faux-Monnayeurs* des plus fines et des plus adroites... Que reste-t-il donc ? Ce que les Allemands qui ont pratiqué le genre, avant les Russes, ont nommé le "bildungsroman", le roman d'une formation, ou de plusieurs... *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* en sont un bon exemple ; et nous crierions au miracle devant le livre de M. Gide si, malgré tout, il n'existait déjà chez nous *L'Éducation sentimentale*... et, mon Dieu, *Les Déracinés* qui sont du même modèle.

Ces deux derniers ouvrages proposent, comme *Les Faux-Monnayeurs* eux-mêmes, l'histoire de plusieurs jeunes gens à la fois. La multiplicité des héros est toujours une servitude dangereuse, quand ils sont à peu près égaux au départ et à l'arrivée. L'histoire se charge de montrer la carrière des hommes, pleine de monotonie autant que de tumulte ; mais si le roman s'en mêle, il a tôt fait d'être fâcheusement semblable à la vie : savoir languissant, capricieux, désordonné, ennuyeux même. Il est vrai que la Vie est tenue aujourd'hui pour le grand modèle de l'art. Ce qui gêne un peu dans *Les Faux-Monnayeurs*, c'est que les personnages ne sont pas tous très discernables. Il en est de pittoresques, un peu caricatu-

raux, ou un peu tragiques, dont on se souvient fort bien ; par exemple le jeune comte de Passavant, ou le malheureux Armand Vedel, cynique désespéré. Mais j'avoue ne pas voir très bien ce qui distingue le jeune Bernard Profitendieu du jeune Olivier Molinier ni même de Vincent, l'aîné de celui-ci. Ils sont tous agréables à voir, ou plutôt à imaginer (car l'auteur cache jalousement leur aspect physique), impulsifs, juvéniles, inquiets, amoureux de nature, immoralistes de principe, et vivent dans la société bourgeoise presque aussi librement que des princes de tragédie. Leur classe, leur milieu, les conditions matérielles de la vie, le bachot à passer, la bourse à tenir pleine, tout ceci pèse sur eux fort légèrement. D'un certain point de vue, ce roman n'a pas l'air très ancré dans la réalité ni même dans la vraisemblance — Dieu merci, car le vice le plus sale nous y est donné comme la chose du monde la plus naturelle. Il est probable que l'immense foule des lecteurs se dira : "Drôle de monde ! Drôle de gens !". Pareillement certains comparses ressemblent fort à des lutins ou à des symboles volants : un certain Strouvilhou, qui incarne probablement le satanisme, est un gamin dégénéré ; Boris, et même le lycéen Georges et ses acolytes n'imposent pas très fort leur existence à notre imagination.

Mais on a un peu honte à raisonner si bourgeoisement, devant un témoin mystérieux, dédaigneux et sardonique qui s'appelle Édouard, intellectuel de profession, romancier d'aspiration, et qui est chargé par M. Gide d'épier philosophiquement le déroulement de l'histoire. Cet Édouard en tient même le journal ; et vous vous doutez qu'il y mépriserait profondément le romanesque ordinaire et toute espèce vulgaire d'intérêt.

Il ressemble, sur certains points, au héros

de *L'Immoraliste* ; il est très épris de beauté masculine ; il aime beaucoup voir la nature perverse des choses vaincre les lois divines et humaines. Il adore régulièrement les malfaiteurs, les monstres, les détraqués. C'est un amateur d'âmes d'une espèce très singulière. Il existe avant la première page, il survit à la dernière. Il disserte — et fort bien — sur toutes les questions en vogue de la littérature, de la psychiatrie, de la philosophie ; il pense souvent à Tityre, vous savez, celui qui voulait écrire *Paludes* comme il rêve, lui, d'écrire un jour "Les Faux-Monnayeurs". (Ce roman fictif donne son titre au véritable ouvrage de M. Gide, en même temps qu'une histoire de fausses pièces d'or qui courut jadis dans Montparnasse, on s'en souvient, avec un certain scandale de messes roses.)

Édouard donc, est surtout là pour prendre du roman la conscience que l'auteur nous en voudrait voir prendre : sous ses yeux les gens ne cessent de se croiser, de se rencontrer par miracle, comme dans le plus fantastique roman d'Élémir Bourges ; il sait bien, cet Édouard, que M. Gide se moque absolument des coïncidences romanesques et joue ainsi des marionnettes pour nous montrer la vanité du guignol dont raffole la multitude. Il y a à dessein dans *Les Faux-Monnayeurs*, comme dans *Les Caves du Vatican*, un élément feuilletonesque, qui ne prête pas à sourire, des inventions bouffonnes, mais faciles, qui sont au propre la dérision du théâtre et même de la vie. Je crains bien aussi que parfois, la psychologie elle-même ne soit traitée avec la même désinvolture, du moins chez les personnages du second plan. Il y a un nommé Douviers à la cantonade, mari complaisant, digne de *La Nouvelle Héloïse* et des *Affinités électives*, qui n'est sans doute qu'un fantôme ridicule ; et un ménage de pasteurs-marchands de

soupe, austères tenanciers d'une pension dévergondée, qui ferait la fortune d'un vaudeville. Jusqu'au vieux musicien La Pérouse, dont la métamorphose en pion, après divers avatars touchants et sinistres, jusqu'à la garçonne Sarah, jusqu'à Laura, la chaste adultère, jusqu'à Lilian Griffith, héroïne de Paul Morand pour 1905, qui servent peut-être à meubler le roman et à dérouler sous l'œil d'Édouard la farce absurde de l'humanité. Il est beau de nous intéresser si longtemps à un personnel dont nous ne réalisons pas une minute les aventures, dont nous voyons mal les figures, dont nous concevons à peine l'âme incohérente, et qui sert surtout à nous faire penser sur des modes nouveaux, des modes probables, des modes à la rigueur possibles, de la morale et de la psychologie. *Les Faux-Monnayeurs* sont au roman ce qu'est à la géométrie euclidienne cette géométrie à quatre dimensions, dont les grands mathématiciens conçoivent fort bien la logique. C'est le roman d'une humanité qui existerait si...

... Si brusquement croulaient, à la joie de M. Gide, toutes les conventions qui, paraît-il, oppriment la sincérité et la liberté. Ce sont là deux choses. La sincérité absolue serait de scruter nettement dans notre âme les instincts monstrueux qui s'y trouvent, à développer même l'individualité dans ce qu'elle a de despotique, d'épouvantable, mais d'irréductible à rien autre, de tout neuf, de tout frais, la jeunesse éternelle du monde. La liberté serait de faire passer tout cela en pratique. Tâche beaucoup plus difficile, car les autres individus existent et vous le font bien voir : un équilibre accepté de toutes les concessions et de toutes les servitudes, au détriment de la liberté et de la sincérité, telle est la vie en société. Les héros des *Faux-Monnayeurs* ont une chance exceptionnelle : celle de vivre tous entre eux, dans un clan idéal, un peu à

la façon des hors-la-loi, des "affranchis". Je ne dis pas que ce milieu soit controuvé, mais enfin il est hors la vie, s'il n'est hors la loi. Tous ces monstres, petits ou grands, vivent sous vitrine. Voilà pourquoi on va les regarder avec plaisir, non sans dégoût, sans trop d'horreur.

Et pourtant, à certains égards, *Les Faux-Monnayeurs* ressemblent de façon frappante à un des romans les plus vivants de notre époque, aux *Thibaut* de M. Roger Martin du Gard : même classe sociale d'origine, mêmes aventures parfois, mêmes personnages souvent. La différence de l'un à l'autre livres est celle d'une rêverie d'intellectuel à une chronique puissante de romancier. Je ne sais pas préférer dogmatiquement celle-ci à celle-là... Édouard, qui porte souvent la parole pour M. Gide, son créateur, tient mille propos très intéressants sur l'art littéraire. Il fait un beau jour l'éloge de ce "volontaire écartement de la vie" qui est, dit-il, le propre des œuvres classiques. Soit. Mais peut-être a-t-il un faible pour les sujets exceptionnels, et non pas les sujets "représentatifs" qu'affectionne le classicisme. Sa dilection frénétique pour l'individuel le pousse à rêver d'une œuvre sans sujet, sans contours, ou mieux encore, de la genèse d'une œuvre plutôt que de son achèvement. Cela conduit en droiture au silence pur et simple, au néant. Rien d'étonnant si finalement il n'en écrit point une ligne, ni si ses disciples aimés professent devant lui une manière de pré-dadaïsme qui nie simplement la littérature, en refusant pour elle toute servitude... Les discussions sur ce sujet sont bien vaines : il est trop clair qu'une chose ne s'incarne qu'en se limitant (ne se pose qu'en s'opposant, disent les philosophes) et que la haine de toute contrainte n'est pas du tout l'amour de la vie, mais la haine de la vie. En ce

sens, M. Gide fait bien figure de démoniaque. Son plaisir à imaginer ce qui se passerait si les lois, la statique du monde n'existaient pas, sa tendance à souffler la colère contre ce qui existe, cela émane peut-être de Celui qui, d'après Gœthe, a été créé pour dire toujours *Non*. S'il s'en persuade, M. Gide sera bien content : le satanisme est un de ses dadas préférés.

A l'égard des lettres, il est amusant de le voir prêter aux jeunes gens de 1905 des théories et même des farces incongrues que nous vîmes en 1905. Il en cite tels traits, de souvenir peut-être, qui montrent que rien n'est nouveau sous le soleil. Mais on se demande alors pourquoi cette indulgence secrète à ce qui n'engendre que stérilité et enfantillage, bouderies contre la logique et, après tout, contre le bon sens, qui est le meilleur gage de la liberté.

Les gens qui peuplent son roman ne nous paraissent jamais admirables ; aimables parfois, par intermittence, ce qui ne signifie pas séduisants ni même sympathiques : un seul, le lamentable vieillard La Pérouse, trouve des accents humains pour nous faire sentir l'horreur de la déchéance et de la mort. Encore Édouard qui l'écoute, n'en sourcille-t-il pas. Il n'y a donc pas de roman moins émouvant, moins pathétique que *Les Faux-Monnayeurs* ; il n'en est pas de plus intéressant. On en discuterait à perte de vue. Vous aurez sans doute remarqué que je n'ai soufflé mot du sujet. Un résumé n'en rendrait que l'incohérence, l'insignifiance voulues, ou la complication arbitraire. Il ferait peut-être aussi sentir l'odeur assez équivoque qui règne dans le livre, un cynisme apprêté, si apprêté qu'on n'en tient pas rigueur ; car le lecteur doit se montrer beau joueur devant qui l'affronte pareillement... Je ne sais non plus s'il doit attacher de l'import-

tance à l'emblème du titre : les "Faux-Monnayeurs" symbolisent à la fois les gens de libre fantaisie qui ne tiennent pas la réalité pour une valeur fixe, mais lui préfèrent la représentation qu'ils s'en font, monnaie instable et pour eux précieuse... Les faux-monnayeurs sont aussi les gens qui répandent sciemment le mal et le désordre dans ce monde qu'ils trouvent empoisonné par l'ordre et le bien. Ce sont, en bref, les immoralistes.

Tout cela n'est pas fort clairement exprimé : l'expression étant forcément une atteinte humaine au divin, qui reste ineffable et inexprimé. Et pourtant, les dissertations, les conversations dans *Les Faux-Monnayeurs* ont, comme les parties narratives, cette clarté nue, cette lumière sans brillant qu'obtient à merveille le style de M. André Gide : naturel jusqu'au familier, simple jusqu'au négligé, il donne apparence de vie à ce rêve contre la vie. On peut dire, après toutes les critiques, et malgré tous les dégoûts, que *Les Faux-Monnayeurs*, bien loin d'être un maître-livre, sont encore le livre d'un maître... Une fois de plus, la fausse monnaie, l'art dangereux, triomphe de la bonne.

(La suite de ce dossier
au prochain numéro.)

Si vous recevez un exemplaire défectueux du BULLETIN (pages manquantes, tirage ou brochage mal fait), veuillez nous excuser, et réclamez-en vite un autre au Secrétariat de l'Association.